

François Pouillon, « Burqa pandémique », *Idées - l'actualité des savoirs*, n° 9, juillet-août 2020, p. 56-63 (« Anthropologie de chez-soi »).

Demande à une vingtaine d'anthropologues, sémiologues, collectionneurs et écrivains voyageurs : comment s'est passé leur propre confinement. En 3 questions :

- 1 - Quel est l'objet chez vous qui parle le mieux de vous ? Et quelle est son histoire ?
- 2 - Quel est l'objet culturel et le geste qui vous ont réjoui lors de votre confinement ?
- 3 - Quel est chez vous votre point de vue préféré ?

1. Un objet : ma bibliothèque

« Et vous avez lu tout ça ? » me disent incrédules certains visiteurs en voyant les bibliothèques qui tapissent tous les murs ou quasiment de mon appartement. C'est qu'en effet, il y a des bibliothèques qui ne servent qu'à faire cultivé, celles pour médecins par exemple, qui se vendent au mètre linéaire. Il y a aussi celles, plus communes, où l'on garde les livres que l'on a bien aimés. Je ne méprise pas ces raisons modestes de conserver des livres, mais c'est quelque chose d'autre que l'on trouve dans les bibliothèques de chercheurs bibliomanes, dont je suis, qui courent les bouquinistes et les vide-greniers, avec les préoccupations du moment, mais aussi pour compléter des collections et dénicher quelques curiosités. Ainsi ma bibliothèque n'est pas seulement d'accumulation ou de références pour mon domaine, l'anthropologie du monde arabe, elle est également prospective avec des pistes de recherche diverses, des « chemins qui ne mènent nulle part » comme disait Heidegger – pour traduire *Holzwege*, mon maître Henri Maldiney (1912-2013) parlait plutôt de « chemins forestiers » que les bûcherons creusent pour exploiter quelque coin de forêt.

Si j'ai ainsi une bibliothèque de quelque 5000 ouvrages, sur deux rangées, c'est que j'ai accumulé autour de disciplines, de thèmes, de régions, autant de raisons, souvent connectées, d'acquérir des bouquins. La question de l'hippologie par exemple, autour d'un projet sur le cheval « arabe », exige de mobiliser une érudition monumentale et mon ami Jean-Louis Gouraud, spécialiste renommé du domaine, sait que ça prend de la place ! Ou, à cause de travaux sur l'orientalisme, ce qui touche à l'histoire de l'art – souvent de gros bouquins en plus. Et l'immense registre de la littérature de voyage, qui conduit à la littérature tout court : Flaubert, Nerval, Fromentin, Pierre Louÿs., etc. Ceux-là sont rangés par ordre alphabétique, alors que l'histoire appelle l'ordre chronologique ; l'ethnologie, un classement thématique ; la région « monde arabe », l'ordre géographique. L'islam est à part bien sûr, au même titre que « l'enfer » – tout fonds de bibliothèque sérieux doit en compter un : pour moi, l'érotologie, la contrepèterie, le négationnisme et autres impostures, et quelques *curiosa* comme, jardin secret, la Provence des Félibres.

Pour répondre donc à la question de mes visiteurs : dans tout cela, j'ai lu pas mal, mais surtout vadrouillé, picoré, colligé, en particulier quand il s'agissait d'établir des connexions imprévues. Avec mes souvenirs de voyage, mes échanges professionnels lors des séminaires, mes livres sont donc mon monde à moi, présent, passé et à venir : les miroirs de Narcisse, éclatés dans de multiples directions que j'aurais voulues érudites et imaginatives autant qu'intellectuelles.

Et puis, quand on écrit, on croise mille choses qu'il faut préciser. Normalement, un chercheur rationnel va aux archives et à la BNF. Mais j'ai peine désormais à me lever tôt pour aller si loin, et je répugne de plus en plus à me rendre dans les bibliothèques spécialisées où il y a trop de gens que je n'ai pas envie de voir. Alors j'accumule chez moi, pour avoir tout sous la main. Ça occupe de l'espace bien sûr, mais j'en ai eu le bénéfice car là, avec la grève des transports, des universités, et enfin la fermeture des lieux publics, ma manie a pris tout son sens.

2. « Objet culturel » : masque hygiénique, voile islamique, croisements anthropologiques

Il ne faut pas faire des lois de circonstance. Depuis la révocation de l'Édit de Nantes (1685), il est mal vu, en France, d'interdire les religions. L'irruption dans l'espace public, autour des années 1980, d'une escouade de huguenots islamiques, qui se signalaient par les voiles dont ils affublaient leurs femmes, va mettre en cause le modèle d'État « républicain », héritier en fait d'une tradition quasi-millénaire.

Sous quel prétexte alors interdire le voile islamique ? Après de laborieux débats, désespérément accrochés à la loi de séparation de 1905, qui n'est évidemment pas pertinente ici, car l'islam qui respecte la vie privée s'intéresse surtout à l'espace public, on a cru trouver un biais : la loi du 11 octobre 2010 sanctionnait donc le port, dans l'espace public, d'une « tenue destinée à dissimuler son visage ». Les carnivals traditionnels de nos régions auraient été frappés par cette proscription, mais ils étaient en voie de disparition. L'invocation, plus actuelle, de l'argument sécuritaire (banditisme, terrorisme, agressions aux personnes) convainc peu car la loi de 2010 visait essentiellement des femmes, soit une catégorie sociale moins portée à ces exactions que les hommes – voir le gang des postiches (1981-1986 : tout juste avant l'affaire du voile). Avec la loi sur le voile, on est dans un leurre juridique caractérisé : elle ne désigne pas son objet.

Mais l'Histoire veille et un de ses détours ne va pas tarder à débusquer l'incohérence avec un virus virulent qui se diffuse, non par le sexe cette fois, mais par les postillons. Une loi de l'état d'urgence sanitaire devrait donc logiquement interdire l'usage des « consonnes explosives » dans les échanges verbaux. Difficile à mettre en œuvre... On s'est contenté d'introduire une barrière physique entre les individus : le masque.

Avec les mystères entourant cette peste inédite, on ne sait trop guère à quoi servent ces masques : à ne pas diffuser le virus, ce qui est charitable, ou à s'en défendre ? Dans ce cas, il faudrait protéger les yeux, parties vulnérables également. Ce n'est pas le voile islamique classique qu'il faudrait alors imposer, mais carrément la *burqa* ! Or cela est contraire à la loi... Obligation de porter un masque ? Des musulmanes différentielistes n'ont pas manqué de souligner l'aporie juridique à quoi cela conduisait.

Mais l'usage du masque hygiénique devait révéler autre chose, qui mettait gravement en cause l'argument de la loi de 2010 : celui-ci ne dissimule pas l'identité de son porteur et il faut vraiment être le sergent Garcia pour ne pas reconnaître Don Diego de la Vega sous le masque de Zorro ! D'autres traits morphologiques du corps, et les yeux surtout, permettent d'identifier sans ambiguïté une connaissance. Or il en est exactement de même pour le voile facial des pays musulmans, comme le *niqab* des Saoudiennes ou le petit voile blanc des Algériennes d'antan – même le masque orné des femmes d'Arabie du Sud, constitue une sorte de visage sublimé, au même titre que le maquillage. L'ignorance anthropologique crasse dont les législateurs ont fait preuve a vidé de son objet la loi sur le voile. Le but ici n'est pas de dissimuler l'identité de la femme mais seulement d'éviter qu'elle se montre « dénudée » à d'autres qu'à ses proches parents (*Coran* : XXXIII, 59) : une règle de pudeur très largement partagée, jusqu'à une époque récente, par les religions monothéistes de la Méditerranée. Sur ce point, voir *Le harem et les cousins* (1968) de Germaine Tillion.

Et cela va nous ramener à la question des « gestes barrière ». De fait, l'Islam s'attache particulièrement à établir une séparation sociale entre les sexes, hors la vie intime. Je me souviens ainsi, au Moyen-Orient, de ces femmes pourtant modernes et éduquées, qui marquaient régulièrement un geste de défense discret mais ferme, face à des familiarités communes en Occident, comme le serrement de main et évidemment « la bise ». Elles mettaient ainsi en œuvre des pratiques que l'on a découvertes avec la lutte contre la pandémie. C'était sans doute dans une perspective tout autre, limitée à ce que Rousseau appelait « cette

moitié du genre humain qui fait le bonheur de l'autre », mais ce n'était déjà pas si mal. Alors, s'agirait-il d'une prémonition, montrant l'évidente supériorité de l'islam ? Non, cela n'est pas dans l'Histoire. Le *Coran* est incréé : il s'agit de la parole de Dieu qui, en tant que telle, est vraie de toute éternité.

3. Point de vue : *Fenêtre sur cour*

Quand j'ai acquis l'appartement que j'habite actuellement, un des arguments majeurs fut cette grande cour arborée que je dominais. J'ai tout de suite pensé au film d'Hitchcock et à tout ce que mes voisins allaient me raconter de leur vie. Même si je n'acquis quand même pas le téléobjectif dont se sert James Stewart dans *Rear Window* (1954), je fus cruellement déçu par le spectacle qu'ils m'offraient. D'abord, ces voisins se montrent assez peu. Mais surtout, ce qu'ils montrent, à travers leur cuisine ou leur salon, est parfaitement inintéressant.

Il est connu que, dans les immeubles modernes, on s'ignore dramatiquement. Pour réagir contre cela, je n'ai plus l'âge de faire des enfants à accompagner à l'école, ni non plus de militer au syndicat de copropriété. J'ai essayé de nouer relation avec les plus avenants des résidents de mon immeuble lors de la « fête des voisins », qui se tient normalement un vendredi de mai. Il ne s'ensuit, le plus souvent, que des salutations cordiales dans la rue. Cette année, cette fête a été repoussée en septembre, mais elle a été en quelque sorte remplacée par une manifestation quotidienne de « solidarité avec les personnels soignants ». Tout en restant chez soi, confinement oblige, il s'agissait simplement, à 20h précises, d'applaudir à sa fenêtre, pendant une longue minute. Moi qui ai vibré aux grands concerts lancés par Coluche pour les « Restos du cœur » ou à *We are the world* pour l'Éthiopie (tous deux en 1985), je n'ai pas manqué d'être ému par cette pratique. Ça commençait par un appel de casseroles afin de rallier qui voulait aux fenêtres pour un concert d'applaudissements. C'était accompagné de phrasés de clairs maladroits et se concluait avec des musiques que des jeunes envoyaient, orientant vers les fenêtres leurs baffles tonitruants. Cette cour que je trouvais ordinairement un peu froide devenait alors, pour une minute, un haut lieu de convivialité.